

Monique GIBEAULT

Transfert et sublimation



Comment parle-t-on du sexuel dans la cure en 1996 ? Provoquant, André Green intitule la conférence donnée au Centre Anna Freud le 27 avril 1995, pour l'anniversaire de S. Freud : « La sexualité a-t-elle quelque chose à voir avec la psychanalyse ? » Il évoque la réflexion qui lui a été faite un jour, au cours d'un colloque franco-britannique : « Vous, les Français, êtes trop freudiens et vous pensez également trop au pénis. » Signe des temps ou encore confirmation, une comédie musicale intitulée « *No sex, please, we are British* » était à l'affiche à ce moment-là à Londres !

La psychanalyse accorde une place primordiale à la sexualité dans le développement et la vie psychique de l'être humain.

Freud, au fil de ses écrits, a toujours ancré la pulsion sexuelle dans le somatique. Il a cependant « postulé le processus de sublimation pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la sexualité, mais qui trouveraient leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle¹ ». Il a décrit comme activité de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle. La pulsion est alors dite

sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but, non sexuel, et où elle vise des objets socialement valorisés (dans le cas clinique décrit, l'exercice de la médecine et la théorisation qui en découle sous forme de publication).

Dans les premiers écrits de Freud, la satisfaction sexuelle est au premier plan, opposée à la haine. Les rejetons de l'inconscient, issus du refoulement, sont conflictualisés selon la polarité amour-haine ou encore intérêt du moi/pulsion dans une perspective essentiellement économique. Dans ce contexte, les sublimations sont surtout marquées par l'inhibition de la pulsion sexuelle quant au but. Dans les écrits plus tardifs, l'accent se déplacera sur l'attaque de celles-ci par la pulsion de mort (déliaison). Avec l'introduction de la notion de narcissisme et de la pulsion de mort, la dialectique simple entre amour et haine disparaît. Une autre idée est avancée : la transformation d'une activité sexuelle en activité sublimée (toutes deux dirigées vers des objets extérieurs indépendants) nécessite un temps intermédiaire, le retrait de la libido sur le moi qui rende possible la désexualisation. Dans « Le moi et le ça », Freud dit : « Si cette énergie de déplacement est de la libido désexualisée, on est en droit de la nommer aussi sublimée puisqu'en servant à instituer cet ensemble unifié qui caractérise le moi ou la tendance de celui-ci, elle s'en tiendrait toujours à l'intention d'Éros qui est d'unir et de lier². »

Melanie Klein se situe dans cette ligne de pensée lorsqu'elle voit dans la sublimation une tendance à réparer et à restaurer le « bon » objet mis en pièces par les pulsions destructrices.

Enfin, que nous apprend la cure analytique touchant à la sublimation, étant donné que sa référence conceptuelle reste en grande partie implicite ? Quelle est sa valeur opératoire dans ce contexte ? Comment se manifeste la capacité, ou le processus sublimatoire dans la cure, dans l'hypothèse où ce processus se produit et peut être repéré en tant que tel ?

L'analyse de Thomas, qui s'est déroulée en deux temps, me semble illustrative de ce processus. Thomas est un patient « ordinaire » en ce sens qu'il n'est pas un créateur ni un grand artiste ni un chercheur, dans le cadre « ordinaire » que propose un analyste à ses patients dans sa pratique « ordinaire ». Au départ donc, rien que l'on puisse qualifier d'exceptionnel ou de « sublime ».

Les patients constatent souvent, en cours de traitement, que le fait de pouvoir travailler et produire en y prenant du plaisir ne les libère pas pour autant de la souffrance psychique, du conflit et des symptômes. Et pourtant, la familiarité avec l'effort d'un travail d'élaboration psychique provoque une intensification de la participation que la situation analytique cherche précisément à susciter. Il s'agit parfois d'un développement verbal pseudo-associatif où les rationalisations obsessionnelles, les blocages liés au refoulement et aux clivages vident en grande partie le discours de sa richesse inconsciente. Ce sont alors les frayages du déplacement et de la symbolisation qui sont utilisés non plus au profit de la créativité, mais à celui d'une logorrhée défensive.

Piera Aulagnier propose de retenir trois aspects irréductibles de la notion de sublimation. Le *partage* impliquant une participation trans-individuelle au patrimoine culturel, l'*ajournement* qu'il y a lieu de rattacher à la genèse de la pensée et au principe de réalité et la *désexualisation* au service des intérêts du moi et du projet identificatoire.

L'organisation du transfert, l'entrée de l'analyste sur la scène psychique, la frustration liée au cadre ainsi que la régression inhérente à cette situation peuvent entamer la capacité sublimatoire. Le patient peut alors resexualiser le processus créatif et polariser ses dons et ses capacités en fonction du transfert (travailler et produire pour se faire aimer et admirer), ce qui peut aboutir à la disparition de l'efficacité de la sublimation à cause des effets violents, immaîtrisables de la névrose de transfert (c'est ce que montre Thomas dans le premier temps de l'analyse).

Par ailleurs, la frustration liée au cadre, c'est-à-dire la nécessité de suspendre la décharge de la pulsion, permet la mise en place des conditions d'un travail sublimatoire. Ainsi, les sublimations peuvent-elles être préservées et se développer au cours de la cure par une sorte de dichotomie, soit spontanée, soit, peut-être, fruit de l'élaboration et de l'interprétation entre les investissements narcissiques qui sous-tendent les accomplissements sublimatoires et les investissements transférentiels et objectaux.

Lorsque les réalisations sublimatoires peuvent être intégrées dans le processus analytique, on aboutit à une redistribution économique plus harmonieuse et à une restructuration topique (par exemple, la disparition

de certains anachronismes dans le vécu conflictuel qui entravent la réalisation des aspirations).

Thomas est exemplaire de ces patients qui en viennent ainsi à mesurer de plus en plus clairement l'excès d'énergie qu'ils consacrent au travail créateur (dans son cas, l'activité professionnelle), ou encore l'effet toxique de certaines neutralisations pulsionnelles qui permettent à certaines contradictions conflictuelles douloureuses de perdurer, comme si les bénéfices multiples et le retrait narcissique partiel lié au plaisir sublimatoire étaient coupables et devaient être constamment compensés par une sorte de tribut de souffrance.

Je pense que lorsqu'il ne s'agit plus de neutraliser la pulsion mais de l'inhiber quant au but, ce qui permet le développement de la tendresse, il ne s'agit pas encore à proprement parler de processus sublimatoire, mais la voie qui permet d'y accéder est alors ouverte, dans toutes ses formes d'expression (en ce qui concerne Thomas, c'est l'humour) et ouvre également la voie d'un dégagement de la névrose de transfert.



Thomas : les deux temps du transfert

Thomas est un homme de trente ans. Il est médecin. C'est un très bel homme, très séducteur et charmeur. Son analyse s'est déroulée en deux temps.

Le premier a duré trois ans et demi et a été suivi d'une interruption de dix huit mois. Neuf mois après l'interruption, je recevais une lettre m'annonçant la naissance de sa seconde fille. Il évoquait dans cette lettre « le lent travail de deuil et de maturation » qui l'avait conduit, selon son expression, « à accoucher de lui-même dans la continuation du travail entrepris avec moi ». Neuf mois plus tard, il me demandait de reprendre son analyse.

Au cours de l'entretien de reprise, Thomas me dit qu'il va très bien. Son cabinet est en pleine expansion, il aurait plutôt trop de clients. Il cherche un ou une associée, mais ne peut se décider. Anne, sa compagne, vient de réussir un concours de très haut niveau. Elle est en stage et son analyse à elle

est en suspens... Ils ont discuté ensemble de la fin de son analyse à lui et il s'est posé des questions.

Il revient parce qu'il souhaite me parler d'un événement de sa vie professionnelle qui l'a profondément angoissé, bien qu'il commence à surmonter son émotion. Une adolescente anorexique qu'il suivait depuis longtemps sur le plan somatique est morte de façon horrible, « noyée » par les quantités d'eau qu'elle absorbait. Il a aussi fait un rêve à mon sujet qui l'a troublé : « Je retrouvais tous mes rêves d'enfant, l'atmosphère de la maison familiale, de la rue, jusqu'aux sensations, jusqu'à l'odeur même de la boulangerie. C'était merveilleux, agréable, à peine nostalgique et je voulais tout de suite vous faire part du rêve. Je venais chez vous à mon ancienne heure de séance : vous me disiez que ce n'était pas le moment et vous me fixiez un nouveau rendez-vous. »

Il se demande s'il n'est pas parti trop vite. Une première fois, je m'y suis opposée, me rappelle-t-il, j'ai essayé de le retenir ; la seconde fois non. Mais il se rend bien compte qu'il a agi par une sorte de *forcing*. En même temps, il se sentait heureux. La réussite professionnelle et affective, ce qu'il nomme « la surface sociale », constituait une « béquille » (étayage) suffisante.

La naissance de sa seconde fille est très importante pour lui. Il pensait qu'il ne pourrait jamais aimer un deuxième enfant comme le premier et c'est le contraire qui s'est produit, d'où une certaine culpabilité à l'égard d'Élise (l'aînée) à la naissance d'Adèle. « Ce n'est pas d'avoir deux fois un enfant qui est difficile, mais d'en avoir deux », dira-t-il.

Il parle de son mal-être dans son travail comme d'un symptôme et rappelle la manière dont il concevait l'analyse au départ, comme le traitement d'urgence d'un état de crise qui lui donnerait la réponse immédiate, tout comme aujourd'hui, pour lui, la réponse immédiate de facilité à l'inquiétude d'une mère devant son bébé qui pleure et se plaint est la prescription d'un antibiotique, avant même d'être sûr qu'il s'agit bien d'une otite ou d'une angine. Il ne veut plus de cela ; il cherche autre chose.

Il souhaite reprendre un travail pour comprendre. Il insiste sur le fait qu'il n'est pas en état de crise mais qu'il ressent le besoin de trouver des réponses aux questions qu'il se pose quant à des réactions qu'il juge inadéquates ou violentes dans certaines consultations, en particulier lorsqu'un adolescent le consulte avec son père. Il éprouve alors souvent une bouffée de haine qui

l'empêche de penser, de poser un diagnostic correct et de proposer un traitement.

En outre, il éprouve une attirance excessive pour les jeunes femmes qui viennent le consulter avec leurs nourrissons et exhibent « leurs seins encore gonflés de jeunes accouchées allaitantes ».

Comprendre, est-ce une raison valable de reprendre l'analyse, me demande Thomas, aussi valable que les angoisses cataclysmiques qui avaient motivé sa première démarche, angoisses qui étaient alors liées au sentiment d'infériorité professionnelle et sexuelle ainsi qu'à sa peur d'être abandonné par sa compagne ? Je lui avais dit à ce moment-là, et je le lui rappelle, qu'il ne pouvait vivre une relation que sous la menace de la rupture, comme si cette menace était nécessaire au maintien du lien. Je pense que Thomas doit protéger ce lien à l'objet idéalisé de toute contamination par sa propre destructivité.

Le rêve du paradis perdu de l'enfance qu'il évoque au cours de cet entretien, s'il renvoie à un fantasme de narcissisme primaire, exprime aussi l'ambivalence à l'égard de l'imago maternelle : la mère est occupée par d'autres (les frères et les sœurs qui ont suivi), ce qui réveille sa jalousie, sa culpabilité (*via* la mort de sa jeune patiente anorexique), sa haine destructrice et son envie vis-à-vis de la féminité maternelle (les femmes qui allaitent... et qui sont aussi érotiques).

Le premier temps de l'analyse n'a sans doute pas permis de travailler ce mouvement suffisamment longtemps, car il a été centré davantage sur les enjeux préoedpiens oraux et anaux. Thomas s'est estimé satisfait et a fui dans une « guérison résistance » l'analyse du conflit lié à la position féminine, par une hyperactivité sexuelle et professionnelle, et par l'exhibition de sa virilité à travers sa paternité.

Mais il faut ici revenir en arrière et évoquer son histoire : Thomas est le deuxième garçon d'une famille de sept enfants (deux garçons, une fille — morte peu après sa naissance — puis quatre garçons). Son père est cadre supérieur dans une grande entreprise. Il est issu d'une famille bourgeoise catholique traditionnelle. Thomas le décrit comme un homme faible, timoré, bourré de préjugés, un « impuissant ». Sa mère est une femme qui s'occupe des autres. Pas seulement de ses enfants, qu'elle délaisse d'ailleurs pour d'autres ; elle donne bénévolement des cours de soutien aux enfants

hospitalisés. Il la dépeint débordée par ses enfants et ses grossesses, plaintive, toujours malade, souffrant de douleurs abdominales dont aucun médecin jusqu'à ce jour n'a pu déterminer la cause.

L'histoire de la famille s'est organisée autour d'un personnage central, Sophie, la petite sœur très attendue, née dix-huit mois après Thomas et morte en quelques jours d'une maladie génétique. On priait tous les soirs « la petite sœur qui est au ciel avec les anges » et on l'invoquait en toutes circonstances « comme une sainte ». Thomas évoque les larmes de son père parlant de la petite sœur quinze ans plus tard et disant : « Dieu éprouve ceux qu'il aime. » Thomas dit sa difficulté à trouver sa place à côté de son frère aîné, Luc — préféré, pense-t-il, de sa mère — et après la petite sœur morte : « C'est moi qui aurais dû être une fille. Après Luc on attendait la fille mais ma mère est fière d'avoir un fils médecin, je peux la soigner. »

La vocation médicale de Thomas semble tout à fait surdéterminée. C'était le désir de sa mère qui voulait un fils médecin. Thomas, en réalisant le désir de sa mère, a-t-il lui-même obéi au désir incestueux à l'égard de celle-ci en devenant celui qui serait capable de soigner ses maux de ventre et, par la même occasion, d'éliminer les bébés qui ont suivi ? C'est aussi pour lui la possibilité de réparer la petite sœur que ses vœux meurtriers auraient expédiée prématurément au ciel. Ce n'est certes pas un hasard si, au cours de ses études, il choisit de faire un stage dans un service de réanimation néonatale. Doit-on voir dans ce choix professionnel une formation réactionnelle correspondant au contre-investissement de la haine qu'il porte en lui, ou peut-on y déceler l'ébauche d'une réparation, considérée comme mécanisme de dégagement des conflits relatifs au refoulement de la haine et du désir incestueux qui ouvrirait la voie à la sublimation ?

Lors de la première consultation, il venait de rompre avec un premier analyste (deux séances à durée variable). Il craignait qu'Anne, sa compagne, ne le quitte ou ne cesse de l'aimer, car il pensait ne pas la satisfaire sexuellement à cause de son manque d'expérience (conséquence d'une éducation « catho rigide »). Son premier analyste lui aurait dit un jour « que de ne pas arriver à tromper sa compagne révélait une inhibition sexuelle et que, pour le manque d'expérience, il existait des professionnelles ». Piqué au vif, affolé, Thomas passe immédiatement à l'acte en allant voir une prostituée et se sent envahi d'une angoisse de « fin du monde ».

Le transfert, dans un premier temps, s'organise sur un mode hostile avec une dévalorisation constante de l'analyste. Ma « surface sociale » ne vaut pas celle de Madame G., qui était « trop chère » pour lui et qui, de toute façon, n'avait pas de place. Tout chez moi indique que je suis une « besogneuse », une débutante, peut-être l'élève de Madame G. Pour preuve de mon inexpérience, il me rapporte ce commentaire de Madame G. à mon sujet : « Elle ne prend pas cher », à moins que cela signifie, outre le fait que je n'habite pas un quartier chic, que je suis une de ces analystes gauchistes qui « font dans le social et sont encore pires que les bonnes sœurs qui vous imposent leur charité ». Une femme sans sexualité.

Le premier temps de l'analyse démarre sous les auspices de la violence et de l'agir. La violence s'exprime par la grossièreté verbale, la crudité de propos. Les agirs, eux, concernent le cadre, séances manquées, retards, mise en cause du paiement. Thomas a d'ailleurs décidé de me payer à chaque séance plutôt qu'à la semaine et aussi parce que cela doit être humiliant pour moi d'être payée à chaque fois. Comme une prostituée. Il ne reviendra jamais sur cette modalité de paiement à la séance, ce qui témoigne de la difficulté, au premier temps de l'analyse, de se dégager de cette mesure défensive qui lui sert à se préserver des angoisses d'abandon et qui résisteront à l'analyse qui en sera faite, et il gardera ainsi la liberté d'être toujours celui qui quitte le premier.

Il est très excité par l'analyse et arrive souvent en retard parce qu'il a été pris du besoin de « baiser », de « tirer un coup », de se « vider » avant la séance ; il demande d'ailleurs parfois les toilettes et il lui arrivera souvent, au cours d'une séance, de se lever brutalement pour filer aux toilettes sans en demander l'autorisation.

On le voit, tout se passe dans une décharge orgastique immédiate. La satisfaction ne peut être différée. Les paroles visent à m'exciter et témoignent de la difficulté à utiliser les possibilités sublimatoires de la situation analytique.

C'est l'interprétation « me payer comme une prostituée » qui va infléchir le transfert et introduire de nouveaux éléments. Il se défend beaucoup contre cette interprétation de son désir. Je ne suis pas son type de femme. S'il voulait faire son analyse avec Madame G., c'est à cause de ses cheveux blancs qui lui auraient permis de faire un transfert maternel, tandis que

moi... non je n'ai rien qui puisse évoquer sa mère. Il sait bien pourtant que j'ai des enfants, de grands enfants, et un mari « qui a l'air si jeune ». Et puis la voix de Madame G. était rauque, grave ; la mienne est neutre comme tout est neutre en moi, ni jeune ni vieille, ni laide ni jolie, vraiment pas de quoi bander, plutôt bonne analyste quoique un peu appliquée. Et puis, ajoute-t-il avec une brusque émotion et une pointe d'humour qui n'est plus la dérision grossière habituelle, « vous devez tout de même être autrement parce que je trouve que vos enfants ont l'air bien dans leur peau et sympa » (il lui est arrivé de les croiser).

L'humour, le vrai, celui qui permet le partage et l'élaboration de la tendresse et vise à lier l'excitation, apparaît à partir de ce moment dans le jeu transféro-contre-transférentiel. C'est surtout dans les derniers temps de l'analyse que je l'ai utilisé. Si la tendresse n'est pas tout à fait la sublimation, elle y conduit et elle marque aussi le renoncement à la décharge immédiate.

La sexualisation était donc défensive contre le mouvement tendre, et c'est à l'abri d'un transfert beaucoup plus positif, qui s'est enrichi d'émotions variées, que Thomas évoque les souvenirs des jeux homosexuels avec son frère aîné et ses camarades de classe. Ces jeux avaient beaucoup d'importance, car si l'éducation religieuse rendait les contacts féminins suspects, aux yeux de son père surtout, l'homosexualité par contre ne semblait pas menaçante. Pourtant, comme il arrive de façon très banale à beaucoup d'enfants, Thomas, alors qu'il était en cours primaire, est suivi durant quelques semaines sur le chemin de l'école par un homme qui lui propose des friandises. Il alerte son père qui, à son tour, suit l'homme en train de suivre l'enfant « afin de le prendre en flagrant délit ». Lorsque le père, ayant abordé l'homme, s'aperçoit qu'il s'agit d'un policier en civil, il fait machine arrière, « s'écrase ». De là date le mépris dans lequel Thomas tient son père, image d'un surmoi transgressif.

L'analyse portera sur la déception de ne pouvoir être aimé du père, ni comme garçon ni comme fille : faut-il donc être un ange « sans sexe » pour être aimé ? Comme la petite sœur ?

À la suite de ce souvenir, il en évoque un autre : il avait quinze ans ; son frère Luc, qui en avait dix-sept, prévoyait une fugue pour rejoindre une petite amie en province, à l'insu des parents, et il avait pour ce faire besoin de l'aide de mon patient pour « monter un bateau ». Thomas raconte une

histoire de copains mais il n'est pas convaincant ; son père obtient des aveux. Il manifeste colère et inquiétude, et prend le premier train pour aller chercher le coupable. Ce souvenir est illustratif du mouvement qu'amorce Thomas qui commence à retrouver l'image d'un père concerné par le destin de ses fils ; en prenant appui sur un transfert paternel vécu sur une femme, il peut alors élaborer, en partie, sa peur de l'homosexualité, son attriance aussi. Un jour où il se plaignait des hommes (patrons, collègues, amis) devant lesquels il « se sent tout petit, impuissant, châtré », plainte assortie de colère, de révolte et de revendications, je me souviens lui avoir dit, sans pouvoir reconstituer précisément le déroulement *verbatim* des associations : « Il faut en avoir par-derrière pour en avoir par-devant. » Il est très surpris, voire choqué de mon intervention. « Mais vous parlez comme si vous étiez un homme ! Les femmes n'ont pas de pénis ! »

Les femmes n'ont pas de pénis mais les femmes font des bébés, et cette capacité de procréation fait l'objet chez lui d'une envie extraordinairement forte. C'est d'ailleurs là-dessus que Thomas m'attaque maintenant le plus souvent, s'en prenant à mes capacités procréatrices, c'est-à-dire à ma capacité de penser (ironie et disqualification de mes interventions).

Thomas m'apprend un jour qu'il va « avoir un enfant ». Anne est enceinte et il éclate de fierté. « Qu'en pensez-vous ? Vous devez être contente, c'est votre succès. » « Le nôtre », lui dis-je, acceptant la paternité qu'il m'attribue. Il m'a d'ailleurs rappelé à ce sujet le « Il faut en avoir par-derrière pour en avoir par-devant », indiquant ainsi un début d'élaboration du mouvement d'introduction du pénis paternel ainsi que l'identification au père.

Plus la grossesse avance, plus Thomas éprouve de malaises somatiques. Il digère très mal, il se sent nauséieux et en attribue la cause à la « mauvaise odeur » qui règne dans mon bureau. Il me parle vraiment comme une femme enceinte. Il ne supporte pas l'odeur de tabac laissée par un patient précédent. C'est l'une des raisons qu'il avance pour justifier ses nombreux retards.

Jamais il n'évoque la crainte d'une maladie génétique ou d'une malformation du bébé, mais son appréhension porte sur l'éventualité d'un accouchement prématuré. Et puisqu'il va avoir un enfant, dit-il, peut-être faudrait-il songer à terminer cette analyse. Il ne faudrait pas qu'elle

s'éternise. « Vous craignez que je ne vous expulse prématulement », lui dis-je. Il se rassure, il peut, il a le droit de mener cette grossesse à terme, pense-t-il : il n'est pas obligé d'avorter de l'analyse.

La jalousie à l'égard du bébé à venir est très vive. Nous pouvons faire le lien avec la colère envers les frères qui l'ont suivi, et plus particulièrement avec la petite sœur morte. Sa jalousie trouve un autre objet dans la crainte que sa compagne ne soit accaparée par le bébé, abîmée dans son corps par l'allaitement et donc sexuellement moins désirable.

La date prévue pour l'accouchement approchant, Thomas se met à souffrir de varices comme s'il était « enceinte » ; il voudrait se faire opérer ; la seule chose qui l'ennuie sera d'être immobilisé en même temps qu'Anne et qu'il ne pourra pas l'aider. Après avoir vu un autre médecin, Thomas m'informe que l'intervention est prématuée, voire inutile. Et, en riant, il ajoute : « Croyez-vous que c'est cela que l'on appelle la couvade ? » Il prend ainsi conscience de son envie de porter lui-même le bébé. Il voit aussi dans cette envie la cause de disputes plus fréquentes avec Anne, qu'il ne s'expliquait pas et qu'il mettait au compte de l'abstinence sexuelle imposée par une grossesse avancée.



Thomas se situe, me semble-t-il, dans une logique phallique dans la mesure où Freud l'attribue à un refus de la féminité dans les deux sexes. Dans les deux sexes, ce refus de la féminité correspond à un refus de la dépendance archaïque à l'égard de la mère qui fait subir à l'enfant sa domination en tant qu'imago ambisexuée et la détresse imposée par sa féminité corrélative de sa fécondité, à laquelle renvoie la castration maternelle. Selon Jacqueline Cosnier, le refus de la féminité serait alors lié aux désirs inconscients de destruction des contenus maternels ainsi qu'au désir de la stériliser dans sa fonction procréatrice. La logique génitale, au contraire, viserait à dépasser cette opposition masculin/féminin figurée par le couple opposé activité/passivité et lié au destin anatomique (avoir ou ne pas avoir le pénis).

Cela implique de découvrir, au-delà de l'être et de l'avoir, le droit d'agir, de devenir, de partager, de penser, de symboliser, de fantasmer.

Le surinvestissement de la fonction fantasmique et de la fonction symbolique, l'accroissement de la participation psychique dont parle Freud (*Trois essais...*), facteur de détachement par rapport aux objets et de dégagement par rapport aux contraintes pulsionnelles et aux contraintes pathologiques, représente sans doute la condition primordiale de toutes les sublimations. Je pense que c'est ce travail que Thomas tente d'accomplir dans ce deuxième temps de l'analyse. Je le constate quand il s'émerveille, « c'est extra... je fais cette analyse sans avoir de symptômes, je ne le considère plus comme un traitement d'urgence, c'est pour moi ». Il peut s'identifier à la fonction de l'analyste et il éprouve une sorte d'exaltation (plaisir narcissique) née de la surprise et de l'admiration devant le travail interprétatif qui, certes, a des liens avec les pulsions partielles, en particulier l'excitation voyeuriste.

Deux séances témoignent, selon moi, des aptitudes de Thomas à utiliser ses capacités sublimatoires dans le processus d'élaboration psychique de la cure : Thomas, je le rappelle, est père de deux filles. Du temps a passé, il parle beaucoup de son désir d'avoir un troisième enfant. Il voudrait un garçon. Il évoque dans le même temps des représentations terrifiantes de ventres féminins. Pas de ces ventres pleins d'enfants mais ces ventres débordants, vides, tombants, qui obligent les femmes à se nourrir d'horribles bouillies amaigrissantes, comme ce « Slim-Fast » qu'on voit dans les publicités.

Séance 1

« Je suis tout marri de l'absence de séance samedi (congé), d'autant plus que je l'ai payée d'avance parce que je ne m'en souvenais plus. Je rêve du troisième enfant ; je voudrais un garçon mais je ne me sens pas très procréateur en ce moment. Je voudrais qu'Anne suive un régime tout fromage ; il paraît que ça garantit un garçon. Ça a marché pour une de mes patientes, alors... pourquoi pas moi ? » Il rit.

« J'ai rêvé samedi que j'étais avec Anne et Luc. On achetait des fromages de chèvre bien longs. Amusant, non ? Très chers (le prix d'une séance), et en plus ils n'étaient pas à point. » (Silence.)

« Je ne me sens pas bien. J'ai été malade : une crise d'hémorroïdes. Je vois un type pour ça depuis quelque temps. Il me soigne comme un cochon,

c'est cher, douloureux, humiliant et en plus inefficace. Ça m'énerve. C'est de votre faute aussi. C'est à cause de samedi. Il faut bien que ce soit la faute de quelqu'un. Pas de séance samedi, ennuis dimanche. »

« Et si j'étais dans votre rêve ? »

« Vous seriez à côté de mon frère, choquée par le montant de ces achats. Le fromage, c'est un luxe. Ah ! Je vois, vous voulez faire un rapport avec l'analyse. »

« Qui vend les fromages ? »

« Ce sont des fromages de forme allongée, en forme de Y. Vous lui donnez des Y (à Anne). Mais les femmes c'est XX. Les hommes XY. » (Long silence.)

« J'ai envie de me coucher, d'attendre, j'ai envie qu'on me soigne comme quand j'étais petit. Je m'occuperai de ma collection de flammes. (Ce sont les tampons apposés par la poste à côté des timbres.) La collection noble, ce sont les timbres, mais c'était la collection de mon frère. C'est toujours la même chanson. »

« Il se passe quelque chose dans l'analyse en ce moment. Ça me mine. Dehors ça va. C'est ici que ça se passe, comme un inconfort. Peut-être que c'est Adèle (sa deuxième fille), elle est difficile en ce moment. Elle mange trop, elle est trop grosse. C'est un bras de fer constant, je m'énerve et c'est pire. Peut-être qu'on ne lui a pas donné autant qu'à Élise. »

« Je repense au rêve. Ça se passait rue du Rendez-vous. Oui, il s'agit bien de vous. Je crois que mon malaise vient de ces ventres dont on parle depuis quelque temps, ces ventres qui me guettent, dont je suis issu... » (Silence.)

« Ces ventres qui vous guettent... »

Thomas, d'un ton excédé : « Vous qui attendez que je parle, Anne qui attend que je la saute, ma mère, je ne sais pas... j'ai une idée cocasse, j'ai brusquement envie d'une énorme glace avec plein de chantilly... Je comprends Adèle. »

« Bouffer pour ne pas être bouffé par ces ventres avides. »

« Je m'en suis toujours sorti comme ça. Je pense à quelque chose qui n'a aucun rapport : je me demande si on saura un jour pourquoi Beregovoy s'est tué. »

Après avoir exprimé son désir oedipien à l'égard de sa mère, Thomas évoque une figure paternelle qui disparaît d'elle-même, lui laissant toute la place.

Séance 2

« Je me demande pourquoi je me suis senti si agressable et agressé par ces ventres, la dernière fois. La séance que j'avais payée et que je n'ai pas eue m'a permis de me mettre en colère contre vous, donc de récupérer mon bien. Lundi, je n'ai pas payé, c'était comme une réparation. »

« *Votre colère venait de ce que vous pensiez que je vous avais volé quelque chose... votre Y.* »

« C'est drôle, je n'avais jamais pensé à l'équivalence entre bouffer et en avoir dans le ventre. Je pense à autre chose. On prépare des sketches pour les parents sur des thèmes sexuels. Par exemple, maman était toujours embêtée parce que nos pyjamas étaient souvent décousus à l'entrejambe. Elle nous soupçonnait et nous reprochait de nous tripoter. En fait, avec mes frères, on jouait à s'enculer. Elle ignorait la sexualité et nous en prêtait une que nous n'avions pas. Mon père, lui, parlait toujours des femmes de ses collègues. Il devait rêver de les sauter mais c'était un péché... (Il rit.) Je dois avoir les mêmes fantasmes avec mes patientes... Un fantasme n'est qu'un fantasme, vous me l'avez dit un jour. Ça ne veut pas dire que je vais le faire. Est-ce frustrant de ne pas réaliser ses fantasmes ? Ça me rappelle votre histoire de Sempé. »

Il s'agit d'un dessin de Sempé que j'avais utilisé pour une interprétation car il avait vu l'album dans la salle d'attente. Le dessin représente un homme, marchant d'un air accablé sur un chemin en forme de Y. À gauche, l'église, le prêtre ; à droite, une maison, une plaque : Psychanalyste. Le psychanalyste dit au prêtre, en désignant l'homme : soit il a péché et il est pour vous, soit il n'arrive pas à pécher et il est pour moi.

Thomas, après un silence : « Je comptais combien de fois ma mère a été enceinte. Huit, si on compte l'avortement, et Anne trois fois. »

J'apprends alors qu'Anne a fait une fausse couche précoce avant que Thomas vienne me voir, c'étaient des jumeaux, et que sa mère a avorté d'un huitième enfant contre le désir de son mari. « Papa était opposé à l'I.V.G. mais c'est un hypocrite ; cela donne une dimension masculine à ma mère d'avoir fait ça ; c'est bête ce que je dis là, l'avortement ne peut être que féminin, mais c'est d'avoir décidé contre mon père. »

« J'ai eu un flash hier soir : je lisais une B.D. de Brétècher... Un dessin représentant Monique qui regarde un nouveau-né expulsé par une vache, parce qu'un embryon humain a été implanté par erreur dans la vache. Je me vois expulsé. » Il rit. La B.D. dont parle Thomas a pour titre « Le destin de Monique » et raconte l'histoire compliquée d'une femme qui veut carrière et enfant en même temps et qui cherche une mère porteuse. Une série de quiproquos laissent penser que l'embryon humain a été implanté dans une vache, et vice versa. Humour noir, cauchemar, ce n'est qu'un rêve.

Avec une émotion soudaine, Thomas me dit : « Je crois que j'ai une dette envers vous. Je m'en suis bien sorti avec tout ça. Une femme rêve d'avoir un garçon pour réaliser l'irréalisable. L'irréalisable c'est peut-être de naître garçon et de ne rien se faire piquer... Vous savez, je suis un siège... Comme la petite sœur qui est au ciel. »

Le désir d'avoir un bébé dans le ventre, évoqué lors de la première séance, est suivi du désir d'attaquer la fonction créatrice de l'analyste, d'où l'évocation du souvenir de l'avortement qui apparaît par suite de la levée d'un refoulement dont l'intensité doit être proportionnelle à l'intensité de la pulsion destructrice.

Retenant son évocation de la B.D., on peut résumer ce mouvement dans l'interprétation suivante : « Quand vous voulez être la mère porteuse, vous souhaitez en même temps que toutes les mères, moi comprise, avortent ou soient stériles. C'est le destin de Monique. »

Après l'analyse de ce mouvement, je pense que mon patient pourra acquérir la créativité propre au processus analytique et envisager une véritable terminaison plutôt qu'une rupture comme la première fois, créativité dont on peut penser qu'elle est liée au plaisir de penser et qu'elle portera ses fruits dans différents investissements sublimatoires, en l'occurrence pour

Thomas le plaisir de fonctionner dans des activités professionnelles. Il commence d'ailleurs à faire des communications scientifiques avec beaucoup de satisfaction. Devant la découverte de ce plaisir du fonctionnement psychique, il envisage de pouvoir terminer son analyse. Et nous convenons d'y mettre fin sept mois plus tard, au moment des vacances de Pâques.

Le plaisir de penser est partagé. Nous construisons une histoire commune qui est l'histoire reconstruite de son passé, mais aussi une histoire « autre » avec ses propres références, et le plaisir du partage. C'est là, peut-être, le processus sublimatoire de la cure. Il inclut l'intégration de la bisexualité. L'extrême intrication des diverses formes de l'amour ne fait pas perdre de vue sa nature sexuelle. La rencontre analytique, pour qu'elle soit opérante, doit avoir deux polarités : l'exigence du « savoir plus » ne suffit pas ; l'amour, même sublimé (pour autant qu'il puisse l'être), non plus. Il faut un cheminement où le désir de savoir et le désir d'aimer et de partager se nourrissent alternativement l'un de l'autre pour créer dans le cadre de la situation analytique un processus authentiquement et efficacement sublimatoire. L'accomplissement de ce programme reste asymptotique. Il n'y a pas de psychanalyse sublime.



NOTES

1. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967, p. 465.
2. S. Freud, « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, coll. « Petite Bibliothèque Payot ».